

Pourquoi même les gentil·les sont de grand·es méchant·es ?

La beauté substantielle de l'analyse critique est son exigence de se critiquer elle-même. C'est une mise en abyme de l'inconstance des acquis. Tel un mantra bouddhiste, elle exige que l'on ne s'attache à rien, sous peine de sombrer dans le dogme. Rien n'*existe*, rien n'est durablement « placé hors de »¹ l'esprit qui observe. Par contraposée, rien non plus ne peut être dit *ne pas exister*. Et par conséquent, le concept-même d'existence n'existe pas non plus. « Et ainsi de suite à l'infini » dirait Spinoza. L'analyse critique, c'est l'ancrage de l'esprit sur du sable. La permanente impermanence.

La personne, le *prosôpon* grec, c'est l'individu qui joue un rôle dans le spectacle de la vie. C'est le sujet conscient, sentient, agissant, et non l'objet subissant. Selon une estimation conservatrice, des personnes, l'humanité de la Modernité et du Progrès en fait se reproduire et agoniser entre 1000 et 3800 milliards chaque année, avant de les assassiner brutalement. Mille milliards, c'est plus d'une dizaine de fois le nombre d'*Homo Sapiens* qui ont jamais vécu sur cette planète. Si je compte jusqu'à mille, ça me prend 17 minutes. C'est beaucoup. Si je compte jusqu'à un million, ça me prend 12 jours. Si je compte jusqu'à un milliard, ça me prend 32 ans. Si j'avais voulu compter jusqu'à mille milliards, si j'avais voulu énumérer les personnes mutilées dans les filets de pêche et assassinées dans le couloir de la mort des abattoirs cette année par les mains de cette société glorificatrice de l'égalité et de la fraternité, il aurait fallu que je commence au moment de l'installation des premiers *Homo Sapiens* en Europe pour espérer finir le décompte en ce matin de 2024.

En bon citoyen anxieux de l'effondrement en cours de ma civilisation, je fais partie de plusieurs collectifs de lutte contre les grands projets inutiles et écocides. Dans ces collectifs, on veut surtout agir, on veut se bouger, on veut gagner des combats. Souvent on ne sait plus trop pour qui ou pour quoi. Ah si, pour détruire le capitalisme. C'est ça le truc qu'il faut faire, détruire les mégabassines et la mégamachine. Après, tout n'ira pas mieux mais ça sera pas pire. Profond écueil de la philosophie idéaliste dénoncé par William James, on en vient à oublier la base pragmatiste de l'affaire : au nom de qui on lutte, la vie de qui ça change ?

L'un de ces collectifs s'oppose au développement de cette arme de destruction massive qui ruine nos vies et pille notre planète qu'est le numérique, et plus spécifiquement l'industrie de la microélectronique. Le collectif est un bout de ma nouvelle famille, un cocon à l'intérieur duquel l'aporie de la croissance et les autres bêtises issues de notre narcissisme d'espèce n'ont pas besoin d'être discutées, on fait monde autour, dans les interstices. Pourtant, ces derniers temps, je suis hanté par le spectre téléologique du à quoi ça sert, à qui ça sert, ici et maintenant ? Le spectre du confort inconfortable de l'analyse critique et plus encore je crois de mon empathie pour tous les êtres vivants qui s'exacerbe avec le temps. L'industrie de la microélectronique pille les ressources en eau potable des écosystèmes et renvoie l'eau dégueulassée de produits chimiques et de polluants éternels dans les rivières. C'est ce que STMicroelectronics fait à Grenoble. Ça nous emmerde et du coup on les fait chier. Mais on ne parle jamais de l'*ici et maintenant*, des êtres vivants des rivières qui pataugent dans leurs maisons devenues chambres à gaz. Les poissons souffrent, les poissons aiment, les poissons jouent, les poissons parlent, les poissons pensent, les poissons s'automédicamentent même. Cette factualité arrachée de haute lutte au réductionnisme cartésien du *logos*, devenu technocratie de l'éco(sui)cide planétaire, est d'une banalité patente pour les nombreuses cosmologies animistes. Parce qu'en effet, ce que les peuples premiers savent dans leurs corps et dans leurs âmes commence à peine à s'afficher sur les écrans LCD de nos prothèses cérébrales à grand renfort d'expérimentations biologiques sordides. Les poissons sont bardés de capteurs ultra-sensibles qui longent leurs corps et leur permettent de sentir toutes les substances de leur environnement. Iels distinguent et nomment les autres individus. Quand iels s'ennuient, dépriment ou vivent une pseudo-existence cauchemardesque, iels se suicident (en masse dans les

1 Étymologie de « ex-sistere » d'après le dictionnaire historique de la langue française d'Alain Rey.

élevages concentrationnaires). Les produits toxiques de l'eau les brûlent, les rend stériles, les font suffoquer. Les irradiations nucléaires les mutilent sur des dizaines de générations.

Alors récemment j'en ai parlé, j'ai lancé le sujet. Croyant arpenter le champ de fleurs familial avec mon bâton de pèlerin, je me suis retrouvé à patauger dans la boue la fleur au fusil. En tout cas c'est comme ça que je l'ai vécu par deux fois. Le douloureux barrage des regards s'étalait de l'indifférence au sarcasme en passant par quelque expression de douce condescendance. Qu'est-ce qu'il nous raconte encore. C'est quoi cette nouvelle lubie. Il est déjà vingt heures, on n'a pas que ça à foutre. Merde quelqu'un a fini les chips.

Du pataugeage je passe dans la panique à l'incantation. Puis tout s'éteint. Rien. Aucune validation. *Nada*. Le suivant prend la parole pour évoquer totalement autre chose. Un truc éminemment plus important. Un truc vraiment utile. Un truc *efficace*. Logos a repris le pouvoir.

Nourri depuis un certain temps d'écopsychologie et de rituels animistes, j'ai ce besoin empathique viscéral qu'on prenne soin. Soins de tous·tes, soins de tout, soins de moi. C'est peut-être ça le plus grand délire de notre monde, la vidange empathique. J'attendais quelque chose comme « c'est vrai que pendant qu'on mange nos chips, des animaux aquatiques vivent dans la douleur des rejets de cette industrie de merde... ». En tout cas *a minima* un « merci Romain pour ton partage ». Alors à un moment je parle de soins, des travaux si éclairants de Juliette Rousseau², de pourquoi on doit être vigilant·es là-dessus, de cette fameuse rigidité militante, cancer des mouvements de lutte qui les rongent de l'intérieur. Je trouve ça beau et enthousiasmant qu'on incarne un souffle biophile quand on s'oppose à la nécrophilie du Capital. Mais je me reprends un violent coup de boomerang. On m'interrompt net. C'est pas le sujet. On lit tous·tes des livres, on n'est pas là pour se les raconter.

Axiologiquement, ontologiquement, au final, qu'est-ce qui compte ? C'est quoi la finalité de tout ça ? Pour moi, ce n'est pas la préservation de la planète qui importe, ce n'est pas non plus la survie de l'humanité, ce n'est pas plus la survie des êtres vivants, mais c'est bien avant tout l'abolition de toutes formes de souffrances subies ici et maintenant par les êtres sentients. « Nous ne défendons pas la nature, nous sommes la nature qui se défend », une nature qui refuse les souffrances pour elle-même comme pour l'Autre.

De là, qu'est-ce qui compte précisément lorsqu'on lutte contre les pollutions de la microélectronique si on n'a aucun égard pour les êtres vivants aquatiques qui la subissent de plein fouet à l'heure où je tape ces lignes sur ma machine numérique ? Bien sûr que c'est inaudible pour le grand public. Mais dans un mouvement d'opposition à toutes les formes de dominations, refuser d'y prêter attention et glousser quand on évoque le sujet, c'est rigidifier l'analyse critique dans le dogme intenable du suprémacisme humain. C'est tuer l'essence de la critique et laisser tuer au passage des milliers de milliards d'êtres sentients.

Romain Couillet
Février 2024

2 Carla Bergman et Nick Montgomery (2021). *Joie militante. Construire des luttes en prise avec leurs mondes*. Traduction française de Juliette Rousseau. Éditions du commun.
Juliette Rousseau (2018). *Lutter ensemble: pour de nouvelles complicités politiques*. Éditions Cambourakis.